





# LES MURMURANTES



*FRANÇOIS EMMANUEL*

# LES MURMURANTES

trois nouvelles

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

L'auteur a bénéficié pour cet ouvrage d'une bourse à l'écriture  
du ministère de la Communauté française de Belgique.

ISBN 978-2-02-110689-3

© Éditions du Seuil, mars 2013

© Éditions Gallimard pour les citations en exergue  
de Maurice Blanchot et J. L. Borges

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# AMOUR DÉESSE TRISTE





« Ô bienheureuse ! Les sens anéantis dans l'éther du cœur, ayant chassé tout objet de sa conscience, il obtient la plus haute faveur, celui qui pénètre jusqu'au centre du calice où s'entrelacent les deux lotus. »

*Le Vijñāna-Bhairava Tantra*

Instruction 26

(Traduction de Pierre Feuga)



*J'ai rencontré Joy Archer il y a huit ans dans le sud de l'Inde. Elle y habitait depuis plusieurs années, je n'étais là que pour quelques jours, sautant d'un hôtel de luxe à un temple en ruine, à un aéroport, à un site archéologique, parcourant le pays à toute vitesse comme font les milliers de touristes. Ma rencontre avec Joy fut foudroyante. Pendant les cinq jours qui me restaient nous ne nous sommes plus quittés. À Anjuna où nous partagions le même pavillon en bord de mer nous avons vécu une proximité de corps dont je ne pourrai parler que par bribes. Au terme de ces jours Joy n'a pas souhaité qu'il y ait à notre liaison une autre suite que celle qu'elle désirait lui donner : elle ne m'a pas laissé son adresse. J'ai longtemps cru qu'elle craignait de voir se perdre dans une histoire d'amour l'extraordinaire lumière de ce qui s'était passé. Mais aujourd'hui je ne crois plus rien. Pendant près de huit ans je n'ai plus eu de nouvelles d'elle*

*puis j'ai reçu il y a quelques mois une longue lettre qui m'a bouleversé. Dès les premiers mots il m'a semblé que reprenait tout à coup l'étrange dialogue qui avait été le nôtre à Anjuna. Mais ce qu'elle disait en substance était d'une tout autre nature, elle écrivait : « Je suis face à des forces terrifiantes. J'ai rusé sans doute trop longtemps. Les médecins ne me proposent même plus de monter à Bombay pour une nouvelle chirurgie, c'est dire le peu d'espoir qu'ils me laissent... » Plus loin elle évoquait un maître de sanscrit qui venait lui rendre visite le matin et le soir. Cet homme était le premier et le dernier homme, m'écrivait-elle, un être d'une rare pénétration. Et à la fin elle avait cette phrase stupéfiante : « Le croirais-tu, je reviens souvent à Anjuna, je n'en suis peut-être jamais partie. » La lettre était à l'en-tête de l'hôtel Taj Malabar, Willingdon Island, Cochin, dans le sud de l'Inde. Ma réaction immédiate fut de téléphoner à la réception de l'hôtel mais ils n'avaient aucun résident à son nom et n'acceptaient pas de vérifier dans leurs registres si elle y avait récemment séjourné. Dans les jours qui ont suivi j'ai reçu à intervalles d'une semaine deux cartes postales, photographies de vieilles gouaches sur papier datant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Au verso de la première carte elle s'excusait pour sa lettre, s'en voulait de m'y avoir fait porter, écrivait-elle, toute la charge de son découragement, et terminait par ces mots : « ... je mesure aujourd'hui l'étendue de ce que nous n'avons pas pu nous dire. »*

*L'illustration du recto (« la chambre d'amour illuminée »), peinte par l'École Pahari dans le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, représentait une femme seule attendant son amoureux en préparant sa couche parmi les miroirs et les chandeliers. Dans la seconde carte, de facture plus ancienne, une même femme s'avancait dans la nuit noire sous un délicat rideau de pluie. Au verso de celle-ci il n'y avait plus que ces mots dansant sur les pointillés de la carte : « Le sommeil me noie. Tout n'était donc qu'un rêve. » Les deux envois avaient été postés à Panjim dans l'État de Goa, là précisément où nous nous étions rencontrés. Comme de jour en jour je ne recevais plus rien et pour faire pièce à une angoisse tenaillante j'ai fini par prendre un billet pour l'Inde. Ce qui va suivre est la relation de ce second voyage, hanté par le premier. J'ai noté chaque soir les événements du jour, je les ai développés plus tard après mon retour en Europe. Mais tout y est repris dans l'ordre de ce qui fut vécu, aussi incroyable que cela paraisse. Ce que j'ai ajouté par la suite tient à la seule perspective des choses, et à l'ombre que laisse le temps.*

*Cochin, 24 février. J'écris de l'hôtel Taj Malabar, Willingdon Island. Je n'imaginai pas un tel luxe dans ce pays où la pauvreté s'affiche comme une maladie en plein ciel. Tout ici est feutré, presque silencieux, les haut-parleurs diffusent en douce un rythme de*

tablas au-dessus duquel vocalise un timbre de femme. N'était cette amertume propre à la mélopée indienne, on pourrait se croire n'importe où dans le monde, à Bali, Cancún ou Acapulco, dans l'univers marbré et climatisé des chaînes intercontinentales. Même quand passe dans le couloir un groom enturbanné ou quelque employée de service, avec foulard et sari d'uniforme, on pense à un déguisement de circonstance, car d'où qu'ils viennent ils parlent ici la langue des touristes, des comptoirs et des destinations d'affaires : *desk, roomnumber, phonecard, creditcard...* Et je m'y sens seul comme jamais.

Depuis mon arrivée il n'y a bien sûr aucune trace de Joy Archer. Il y a cette chambre très vaste où j'ai la sensation d'appartenir à un univers clos, fastueux, scandaleusement protégé de la foule du dehors. Au travers des baies vitrées l'estuaire du fleuve morcelle la terre en petites îles, on voit des traînées d'algues qui ombrent la végétation dense de Gundu ou de Vypin Island et découpe une géographie aqueuse, irréelle, colorant la lumière d'une teinte tilleul sombre. Sous le souffle du climatiseur le silence est ici presque absolu : pas un cri d'oiseau, pas le moindre hurlement de sirène tandis qu'un porte-conteneurs fait route presque immobile sans sillage ni panache de fumée vers les docks d'Ernakulam. Par moments, il me semble qu'un pas s'affole à l'étage, dans une chambre sans

doute exactement pareille à la mienne, obscène par son luxe, ses deux grands lits de bois sculpté, ses miroirs aux encadrements de stuc doré et dans leurs niches ces mêmes divinités en *santalwood* qu'ils amoncellent pour les touristes dans les boutiques d'aéroport. Tant de luxe et tant de vide, je ne peux imaginer que Joy ait séjourné ici, ce ne sont pas des lieux qui lui ressemblent. Finalement ils ont accepté à la réception de consulter le registre des mois précédents mais son nom n'y figurait pas. Par dépit j'ai posé quelques questions aux gens de service mais comment la décrire, quel corps lui donner, et qui dans cet anonymat indolent des hôteses, grooms ou *housekeepers*, aurait pu me renseigner sur une femme blanche dont le visage sur la photo doit ressembler pour eux à tous les visages de femmes blanches ? D'ailleurs ils la regardaient à peine et dodelinaient de la tête en souriant pour excuser leur ignorance. En ces couloirs le personnel a mission de ne se souvenir de rien, les draps d'une nuit sont roulés en baluchons, envoyés vers les autoclaves, et les chambres astiquées chaque matin pour la fiction d'un lieu qui n'est d'aucune mémoire. J'ai pourtant eu du mal à quitter l'hôtel, je traînais dans le hall avec un bizarre sentiment d'imminence, une voix qui brusquement aurait pu surgir, une grâce indolente lui appartenir, le regard tremblant d'une Européenne, le teint trop pâle d'une femme amoureuse. Au soir, dans

la lumière tamisée de l'*Indian Restaurant*, je me suis laissé envoûter par la psalmodie d'un chanteur accroupi, une jambe pliée, une jambe dépliée sur son piédestal. Nous n'en finirons jamais, semblait-il dire, notre fin est sans fin, Joy m'avait écrit Anjuna, Anjuna encore, mais je n'en avais plus que quelques images, la fin du jour sur la plage, la petite maison où nous dormions, tout un écheveau de gestes étranges, et cette présence d'elle furtive et figée sur l'unique photo qu'elle m'avait laissée. La nuit tombée je suis sorti dans la touffeur de l'île, j'ai pris le bac pour Ernakulam et j'ai traîné au hasard des boutiques dans le quartier commerçant puis au cœur de la foule qui se promène nonchalamment le long du Marine Drive Walkway, face à l'estuaire. Au retour j'étais accablé d'images, harassé de fatigue, dans la seule envie d'oublier tout.

*Cochin, 25 février.* À la pointe de Fort Cochin et de Mattancherry, il y a de vieux pontons de bois surmontés de mâts obliques. S'aidant de tout un jeu de poulies et de contrepoids, des grappes d'hommes immergent puis remontent à intervalles de grands filets carrés. À une encablure passe un cargo noir dont la vague vient cogner avec retard contre les pilotis. Le ballet des pêcheurs est inchangé depuis des siècles : hisser lentement l'énorme nasse, en vider dans un seau le maigre culot frétilant, argenté, disputé aux corbeaux,



puis grimper sur le faîte du mât pour enclencher la bascule du mécanisme. J'ai repensé à ces lavandières dont Joy m'avait parlé dans sa lettre. J'ai pensé qu'il était doux de se laisser bercer par le va-et-vient des choses, et que le spectacle de la répétition invitait à oublier le temps. Ainsi dois-je essayer de me convaincre de n'être venu pour rien, même si quelque chose en moi s'ingénie à mêler la présence de Joy à cette ville imprévue et grouillante dont les habitants s'écartent pour me laisser passer, où l'on désattelle les buffles sur la longue plage jonchée d'algues près du Dutch Cemetery, où les porteurs de blé en sacs, du côté de Calvetty Road, marchent yeux clos, les lèvres frémissantes, comme des officiants d'une procession sacrée. À Ernakulam j'ai vu les dévots torse nu se cogner la tête en marmonnant au pied de la déesse, j'ai vu quatre aveugles qui se tenaient par la main et chantaient des mantras, guidés par une petite mendicante. Mais lorsque je suis revenu à l'hôtel, dans ce hall luxueux et sombre où flotte toujours une odeur de caveau, j'ai éprouvé la sensation physique qu'elle était à nouveau très proche. Une femme dans la soixantaine est venue vers moi, elle me prenait pour un certain Allen Bates (Bays ?) et semblait ne pas accorder foi à ma dénégation. Je suis tombé endormi d'un trait, puis un rêve m'a réveillé au milieu de la nuit. Joy était de dos à l'angle d'un bassin d'eau qui devait appartenir

à un temple, je m'avançais vers elle et j'avais peur du moment où elle allait se retourner. C'est cette peur qui m'a réveillé, il était quatre heures du matin, j'ai ouvert grands les rideaux pour que la nuit pénètre dans la chambre. Au-dehors scintillaient les lumières de Vypin, les feux d'Ernakulam, l'étendue tremblante de l'Inde endormie.

J'écris Anjuna, que s'est-il passé à Anjuna ? J'écris la chambre aux draps défaits, la lumière qui passe entre les stores, et la peau de Joy, doucement striée. Je la cherche dans ma mémoire et je vois ses cheveux châtain clair, son iris bleu cerclé d'un anneau sombre, une mèche au-devant de ses yeux, son expression à la fois résolue et flottante, avivée par la moindre incertitude, puis vient le moment où son corps s'approche et je ne vois plus rien. Je me souviens m'être dit que son regard était noyé par son sourire, qu'il pouvait demeurer distant, presque dur pendant de longs moments puis s'éblouir d'un trait sous l'effet d'un bon mot, d'une ingénuité soudaine. Le reste dans ma mémoire est envahi par son nom, Joy, comme il s'écrit, comme il se dit. Qu'une femme eût porté ce nom est une rareté confondante, si lointaine est la joie, si rare sa survenue. Cent fois je suis revenu sur sa photographie, cet encadré noir et blanc au rabat du livre qu'elle a illustré. Elle y est beaucoup plus

jeune que lorsque je l'ai connue, son visage est saturé de lumière, je ne retrouve pas vraiment son sourire, vague, lisse, à jamais absenté. Parmi les contes indiens du livre l'un d'eux évoque un arbre qui porte des fruits de vie et de mort, un jour les hommes coupent la branche qu'ils croient empoisonnée et l'arbre tout entier meurt. Aujourd'hui je relie le conte de l'arbre avec le rêve où je crains qu'elle se retourne. Et j'ai un peu de frayeur à imaginer ce qu'est devenu son corps. Ce corps j'ai dû l'aimer passionnément, sans pouvoir pourtant le distinguer aujourd'hui du corps des autres femmes aimées, avec leurs attaches frêles, leurs plages bouleversantes de peau nue. Seul quelque chose alors me semblait plus précieux que tout, je n'ai pas d'autre mot que précieux, sacré, inestimable. Me revient enfin la dernière image d'elle dans la vitre arrière du taxi alors qu'elle me lançait un dernier signe et que sa silhouette habillée de rouge disparaissait peu à peu dans le paysage. Je sais que ce jour-là je n'éprouvais aucune douleur, plutôt une sensation de paix profonde, même si nous nous étions promis de ne plus nous revoir.

*Panjim, 27 février.* J'ai rejoint Goa parce que je ne pouvais pas attendre, Cochin était devenu irrespirable. En arrivant hier soir dans la petite capitale aux rives illuminées, aux néons clignotants et multicolores, aux

bateaux-casinos mouillant dans l'estuaire, j'ai compris que rien n'était plus pareil. Ce matin l'impression s'est nuancée quelque peu, j'ai retrouvé par endroits le lustre nostalgique passablement encrassé du vieux comptoir portugais, enseveli dans la fourmilière indienne, mais il s'y ajoute à présent cette couche d'acculturation américaine dont scintillent un peu partout les enseignes mondialisées, *Liberty, Paradise, Riviera, Caravela, Shining star...* L'Inde polythéiste accumule sans les annuler toutes les influences mais ce dieu-là risque d'être plus ravageur que les autres. Au Fidalgo transformé depuis mon premier séjour en palace cinq étoiles, j'ai préféré le vieil hôtel Campal dans le quartier du même nom. C'est une bâtisse ancienne qui laisse lentement pourrir ses restes splendides. La moquette est usée, la peinture n'est plus rafraîchie mais il règne en ces lieux une mélancolie exubérante de promenoirs, balcons, balustres, grands escaliers de chêne lourd et patios rendus à la vie sauvage. Au-dehors, les klaxons strident comme des cris de jungle. J'ai arpenté au hasard les rues embouteillées puis j'ai rejoint le fleuve près de l'Institut Menezes Braganza, cette longue bâtisse coloniale aux hautes portes ogivales, où nous nous étions hasardés, je me souviens. Au rez-de-chaussée, la Bibliothèque centrale accumule la connaissance et la poussière en ses rayonnages serrés, sous de vieux ventilos couinants, tandis que se découpent au-dehors,



